

Juillet 2018

Festival Off d'Avignon

La Manufacture

REVUE DE PRESSE

J'appelle mes frères

Noémie Rosenblatt



@Elektronlibre - 29.07.2018

FOCUS —

OFF J'APPELLE MES FRÈRES

MISE EN SCÈNE NOÉMIE ROSENBLATT / LA MANUFACTURE, À 15h55 (vu au Théâtre de Suresnes en mars 2018)

« Amor, jeune européen issu de l'immigration, marche dans sa ville au lendemain d'un attentat. Quelle attitude adopter quand on ressemble comme un frère à ceux qui...? »

L'APPEL AUX (L)ARMES

— par Audrey Santacroce —

Une voiture a explosé à Stockholm. Amor a la vingtaine, des doutes existentiels, un amour non réciproque et un meilleur ami obsédé par sa nouvelle paternité. Il n'y a aucun lien entre l'attentat à la voiture piégée et le jeune homme. Et pourtant. Durant les vingt-quatre heures suivant l'explosion, Amor va se retrouver pris dans une spirale d'angoisse et de suspicion.

« J'appelle mes frères » est une réponse de l'auteur suédois Jonas Hassen Khemiri, considéré en Suède comme l'un des écrivains les plus importants de sa génération, aux débats qui agitent régulièrement la population depuis le début de la vague d'attentats à laquelle le monde est confronté. Écrit à la suite d'un attentat à Stockholm en 2010, puis publié sous forme de roman en 2012, avant de devenir une pièce de théâtre l'année suivante. La metteuse en scène Noémie Rosenblatt a donc choisi de s'emparer de ce texte afin d'amener le débat sur la scène théâtrale. La grande force du texte, c'est de faire un pas de côté par rapport à ce qu'on pou-

vait en attendre. De l'acte terroriste en lui-même, il sera finalement peu question. Ce dont on parle, en revanche, c'est la méfiance des uns envers d'autres, la création d'un « eux » mal défini mais qui fait peur face à un « nous » soupçonneux. Mais la peur est aussi et avant tout du côté d'Amor. Lui qui est suédois se retrouve violemment ramené à la question de ses origines maghrébines par les regards méfiants dans la rue, qu'ils soient imaginaires ou bien réels. Le choix est tragique, car Amor hésite entre céder à la peur et gommer ce qui fait qu'il est lui, se fondre dans la masse, ne pas faire de vague, ça va passer, et faire acte de résistance en restant celui qu'il est, en refusant de se justifier.

“

Réinscrire le théâtre au cœur de la cité

« J'appelle mes frères » appuie précisément là où ça fait mal en nous mettant face à nos responsabilités de citoyens. C'est ainsi que la volonté de la metteuse en scène Noémie Rosenblatt d'inclure un chœur consti-

tué d'anonymes choisis dans chaque ville où passe le spectacle a du sens. C'est en réinscrivant le théâtre au cœur de la cité (ce mot étant ici utilisé au sens antique du terme) que chacun peut se sentir enfin concerné. Ce chœur anonyme évoque aussi bien les tragiques grecs que les mouvements de foule actuels qui s'élèvent contre les droits de ces fameux « autres » à exister autant que tout le monde. Slimane Yefsah, lui, porte brillamment la pièce de bout en bout. Alternant les chants, appels à la révolte tranquille de ceux qui en ont assez de se faire emmerder quotidiennement car ils ont l'outrecuidance d'exister, et les quasi-monologues face au public, il est de toutes les scènes et parvient à faire rire et réfléchir le public en même temps. Malgré une formation classique (Cours Florent puis CNSAD) qui laissait craindre sur le papier un acteur trop policé, c'est un peu votre pote qui vanne en soirée, rendant le propos encore plus percutant, culminant dans une fin coup de poing qu'on se gardera bien de révéler.

la terrasse

La culture est une résistance à la distraction Pasolini

22 juin 2018

De la pièce écrite par l'écrivain suédois Jonas Hassen Khemiri après les attentats de Stockholm en 2010, Noémie Rosenblatt propose une mise en scène réunissant des acteurs professionnels et un chœur d'amateurs.

C'est en lisant la tribune *J'appelle mes frères* que Noémie Rosenblatt découvre l'écriture du Suédois Jonas Hassen Khemiri. Une tribune écrite au lendemain des attentats de Stockholm de 2010, publiée alors dans le quotidien suédois *Dagens Nyheter* et reprise cinq ans plus tard dans *Libération*, après le massacre de Charlie Hebdo. Un texte que son auteur transforme ensuite en pièce de théâtre. Il y est question d'Amor, un jeune Européen issu de l'immigration, qui marche dans sa ville au lendemain d'un attentat : « *ni un héros, ni un modèle, ni un pauvre gosse de banlieue. C'est un jeune homme d'aujourd'hui, né en Europe de parents venus d'ailleurs et crument tourmenté de ne pas savoir qui il est ou qui il doit être, blessé par le monde qui l'entoure, apeuré par ces astres dont il se méfie, écorché de se sentir inadapté* », explique Noémie Rosenblatt.

Un texte en forme de cri

Portée par une écriture poétique, puissante et dense, la pièce affronte les questions d'intégration, de stigmatisation, de tolérance et d'identité. D'abord intimidée à l'idée de mettre en scène ce texte, elle, « *jeune femme blanche née du bon côté des barrières culturelles et sociales* », Noémie Rosenblatt a hésité à porter ce texte à la scène. Il a fallu la rencontre avec une comédienne, Mounya Boudiaf, qui d'un seul coup lui a semblé incarner la réalité des principes républicains, et l'idée de joindre aux quatre comédiens professionnels un groupe d'amateurs formant le chœur des exclus, pour oser se lancer et s'approprier les questions de *J'appelle mes frères*. Et donner chair à ce cri, « *l'appel d'un homme qui a peur et qui se sent dépassé par le réel et ses fantasmes* » dans cette ville où même son ombre finit par lui faire peur. Un cri qui n'exclut ni la possibilité d'apaisement ni la drôlerie, le tout dans un rythme tonique et une adresse au public qui n'est pas sans évoquer le *stand up*.

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ | LUNDI 4 DÉCEMBRE 2017

AVIGNON | La Cie du Rouhault en répétition ouverte vendredi 8 décembre au théâtre des Doms

"J'appelle mes frères" : un cri et un questionnement

Dans le cadre de "Réel Enjeu", programme croisé de résidences de recherche sur les écritures du réel, après un premier temps à La Cité à Marseille, l'équipe de la compagnie du Rouhault travaille dans le cocon du théâtre des Doms à Avignon, immergée 12 jours dans la préparation de sa prochaine création qu'elle présentera vendredi 8 décembre dans ce même lieu. Un moment consacré aux répétitions du texte, du jeu, et du corps avec la chorégraphe Marie-Laure Caradec.

Un texte écrit après l'attentat de Stockholm et réécrit après l'attaque de Charlie Hebdo

« Nous montons une marche supplémentaire dans l'engagement qu'un tel projet demande » analyse Noémie Rosenblatt, artiste associée du Centre dramatique national des Hauts de France qui met en scène "J'appelle mes frères" de Jonas Hassen Khemiri.

Ce texte a été écrit après l'attentat de Stockholm en 2010 et réécrit après l'attaque de Charlie Hebdo. L'oeuvre dans laquelle l'immigration et la mondialisation sont les ferments d'un trouble de l'identité, est creusée dans l'univers personnel de l'auteur suédois. Elle est axée sur la place de l'étranger dans les sociétés occidentales, les identités multiples, la place du langage.

Une écriture engagée dont s'est emparée Noémie Rosenblatt. Dans une ville européenne touchée par le terro-



Dans le cadre d'un projet participatif, lors de la première prévue en janvier 2018 à la Comédie de Béthune, des amateurs de tous horizons représentant la société seront mêlés aux comédiens Slimane Yefsah, Maxime Le Gall, Priscilla Bescond, Kenza Lagnaoui.

Photos Cie Rouhault

risme, à travers la journée d'un jeune homme, fils d'immigré maghrébin pris dans les filets de la suspicion et de la paranoïa, elle pose un regard et des interrogations sur les questions d'appartenance, d'intégration, d'exclusion, de stigmatisation, et de crise identitaire. Une observation humaine qui doit créer des échanges, après la répétition ouverte donnée en sortie de résidence avec Slimane Yefsah, Maxime Le Gall, Priscilla Bescond, Kenza Lagnaoui, les quatre comédiens.

Jean-Dominique RÉGA

Théâtre des Doms 1 bis rue des Escaliers Saint-Anne à Avignon. Vendredi 8 décembre à 19 h. Dès 14 ans. Gratuit sur rés. au 04.90.14.07.99 www.lesdoms.eu



Un acte terroriste a eu lieu. Amor, jeune homme issu de l'immigration marche dans la ville. Il s'inquiète de la suspicion... De droite à gauche, Maxime Le Gall, Slimane Yefsah, Priscilla Bescond.

J'appelle mes frères de Jonas Hassen Khemiri par Noémie Rosenblatt

17 janvier 2018 / dans Avignon, Festival, Off, Théâtre / par Dossier de presse



En 2015 la France est frappée d'une terreur nouvelle.

Bouleversés, ébahis, fragilisés, apeurés, nous avons tremblé et pleuré ensemble.

Et puis il a fallu libérer la parole, ouvrir des débats, se parler, se confronter. Les politiques, les médias, les associations ont tenté de répondre à notre effarement et ont accompagné un peuple meurtri qui vivait ici ce qu'il voyait jusque là se passer ailleurs.

Les artistes aussi ont cherché des réponses afin de conjurer le sort.

Déjà en 2010, après les attentats de Stockholm, Jonas Hassen Khemiri avait été confronté à ces questions. Il avait écrit, dans un important quotidien suédois, une tribune intitulée J'appelle mes frères, dont il avait tiré la pièce du même nom. C'est lorsqu'il a repris cette tribune dans Libération, après la tuerie de Charlie Hebdo, que j'ai découvert le texte.

L'auteur y traite ouvertement des problèmes d'intégration des immigrés et de leurs enfants, des questions liées aux sentiments d'exclusion, d'appartenance, de stigmatisation et de crise identitaire, en suivant la journée d'un jeune homme, enfant de l'immigration maghrébine, dans une ville européenne touchée par le terrorisme.

Jonas Hassen Khemiri empoigne le réel avec acuité. Il ne tente jamais de le réduire ou de donner des réponses simplifiées, une morale de l'histoire. Il s'évertue à en déployer toute la complexité et à travailler dans ce qu'il nomme « les zones grises ».

Amor le personnage principal de la pièce, n'est ni un héros, un modèle, ni un pauvre gosse de banlieue. C'est un jeune homme d'aujourd'hui, né en Europe de parents venus d'ailleurs et crument tourmenté de ne pas savoir qui il est ou qui il doit être, blessé par le monde qui l'entoure, apeuré par ces autres dont il se méfie, écorché de se sentir inadapté.

Je suis restée sidérée par la puissance de l'écriture, la densité rythmique, le montage d'espace-temps et les variations d'adresses qui en font un texte fort, pensé pour le plateau et pour les acteurs.

La frontalité avec laquelle Amor, le personnage principal, s'adresse au public tout au long de la pièce, son humour mais aussi la colère, la violence, la peur qui vibrent en lui m'ont accrochés à cette journée dans la ville comme dans une longue nuit d'errance dont je suis sortie essouffée, tendue et déboussolée.

Jeune femme blanche, née en France de parents français, parisiens, « du bon côté » des barrières culturelles et sociales, j'ai choisi de faire du théâtre portée par le soutien culturel et la confiance de ma famille. Je suis entrée dans la vie professionnelle par les grandes portes officielles des conservatoires et des institutions publiques. Citadine, je suis habituée à la diversité depuis l'enfance. L'essence du métier que j'ai choisi est l'observation de l'humain, la rencontre avec l'autre et le travail en équipe avec des gens venus de partout, forts de leur savoir-faire et de leurs différences. Je défends dès que je le peux, dès que je le dois, la fraternité, l'écoute et le malheureusement galvaudé « vivre ensemble »

Extrait de la note d'intention de Noémie Rosenblatt

J'appelle mes frères, de Jonas Hassen Khemiri, mise en scène de Noémie Rosenblatt

Posté dans 11 juillet, 2018 dans [critique](#).



©Simon Gosselin

J'appelle mes frères, de Jonas Hassen Khemiri, traduit du suédois par Marianne Ségol-Samoy, mise en scène de Noémie Rosenblatt

« J'appelle mes frères et je dis : il vient de se passer un truc complètement fou. Vous avez entendu ? Un homme. Une voiture. Deux explosions. En plein centre. J'appelle mes frères et je dis : Non personne n'a été arrêté. Personne n'est suspecté. Pas encore. »
Contraire à toutes les règles de commencer une critique par l'accroche du spectacle. Mais, comme c'est la meilleure formulation pour en donner une idée, on la garde...

Jonas Hassen Khémiri, d'abord romancier (*Un Oeil rouge, Montecore*), est passé à la scène avec *Invasion !*, un immense succès en Suède, et créé en France en 2008 par Michel Didym (voir *Le Théâtre du Blog*). La question ? Toujours la même : qui suis-je, avec mes cheveux noirs dans ce pays de blonds, quel est mon pays, et ma nationalité ? La question de l'identité, rebattue, vidée de son sens et bourrée d'idéologies suspecte, prend ici une autre réalité, brute, au carrefour du théâtre de l'intime, et du politique.

Amor, étudiant suédois "issu de l'immigration", habite une ville traumatisée par un attentat (qui n'a fait aucune victime, apparemment). Et, au fur et à mesure de ses déambulations, il se sent suivi, harcelé, soupçonné par la police. Les jeux même avec celle qu'il aime et qui ne lui rend pas la pareille, quoi qu'il en pense, tournent à la persécution. Ses devoirs envers ses «frères», de sang ou non, l'accablent de culpabilité : acheter une mèche de perceuse devient un calvaire, comme reconnaître que le «frère» vendeur n'a rien à faire de cette parenté. Amor vit une journée de cauchemar, se sent coupable de tout, et pourquoi pas de l'attentat, jusqu'à ce que...

La mise en scène sert avec une grande précision, l'humour et la radicalité de la pièce. Autour de Slimane Yesfah (Amor), Priscilla Bescond, Kenza Lagnaoui et Maxime Le Gall (artiste associé lui aussi à la Comédie de Béthune), et un chœur de onze amateurs. Le travail avec eux, commencé à Béthune, se renouvelle dans chaque ville de représentation. Et il est essentiel au spectacle, ces amateurs représentent, ensemble et individualisés, cette ville fantasmée, effrayante, qui hante Amor. Noémie Rosenblatt a travaillé précisément sur l'électricité qui passe entre les corps, sur la perception d'un espace qui peut être neutre ou très hostile. Et, si mon prochain passe trop près de moi, il n'est plus un prochain, mais devient une dangereuse force d'intrusion...

Un auteur fort, une pièce où nous affrontons nos angoisses, celles des banlieues intégrées qui vivent avec, au moins une double identité. Ici, la direction d'acteurs est serrée et généreuse, et la scénographie à la fois minimale et riche (Angéline Croissant). Que demande le peuple ? Noémie Rosenblatt, après le Conservatoire national, s'est formée à la mise en scène comme assistante d'Eric Lacascade, et de Cécile Backès, et s'est associée avec trois autres jeunes compagnies dans une société de production, Le Bureau des filles : partager l'administration et la diffusion des spectacles permet de mieux les travailler. Simple bon sens artisanal, essentiel en ce temps où il faut réinventer les conditions de la création artistique. On dit bravo à ces jeunes femmes, pieds sur terre et imaginatives, et on se dit qu'on reverra vite Noémie Rosenblatt qui a déjà convaincu pas mal d'institutions. En attendant, allez à la Manufacture.

Christine Friedel

GIRLSHOOD

13 juillet 2018

J'appelle mes frères aka se fondre dans la masse

Il a failli nous arracher nos premières larmes, on n'était vraiment pas loin. *J'appelle mes frères* est l'un des formidables spectacles présentés cette année à **la Manufacture** (oui, nous avons un faible pour la Manufacture).

Le pitch : *Amor, jeune européen issu de l'immigration, marche dans sa ville au lendemain d'un attentat. Quelle attitude adopter quand on ressemble comme un frère à ceux qui...? Le téléphone sonne, ses proches s'inquiètent, ils connaissent ses angoisses et ses colères. Et Amor marche encore, court, tremble, erre, doute, sous le regard des passants. Est-il réellement observé, traqué, coupable ? Il s'inquiète de la suspicion, il se méfie de la méfiance, il a peur de son ombre.*



Concrètement, sur scène : un jeune homme, fort sympathique, drôle, attachant, qui cherche à tout prix à se fondre dans la masse. Parce qu'il le sait, tout le monde le sait, ses frères, ses cousines, quand on ressemble à ceux qui... Et bien on nous regarde, on nous épie, on traque nos faits et gestes. Quand vous ressemblez à ceux qui... Et que vous souhaitez monter dans le métro avec un sac à dos, un foulard autour du cou, un petit couteau dans la poche... Comment faire pour avoir l'air naturel, serein, tranquille, et pour le rester ?

Pourquoi c'était formidable : les comédien-nes nous ont laissées sans voix. **Priscilla Bescond, Kenza Lagnaoui, Maxime Le Gall** et **Slimane Yefsah** brillent par leur justesse. Ils et elles portent la pièce de bout en bout, ne nous laissent aucun moment de répit. Éclairages, décors, costumes, **tout est juste, tout fait sens** (vous allez dire « c'est la base », mais en période de festival, ces bases se font parfois rares alors il est bon de le noter quand elles sont là).

Pourquoi on n'a pas pleuré comme on avait pleuré l'an dernier dans ce même lieu (la patinoire, idéale pour les scénographies soignées), parce qu'il manquait une toute petite étincelle. Peut-être un peu de musique, un tout petit peu plus de gravité, un chant tiens, venu de ce chœur de 11 amateurs et amatrices présent sur scène tout au long du spectacle. Mais bon, on ergote on ergote. C'était vraiment génial.

En résumé : chaudement recommandé !

**UN SUJET DÉLICAT TRAITÉ AVEC ÉLÉGANCE,
SOBRIÉTÉ ET INTELLIGENCE.**

« Un homme. Une voiture. Deux explosions. » La vie de Amor, un jeune homme pourtant sans histoires, diplômé et sociable, vient de basculer. Rien de tangible cependant, juste une présomption, celle que les regards qui s'attardent sur lui vont ou ont déjà changé, tandis que l'auteur de l'attentat est toujours recherché. Cette présomption lui est soufflée par ses origines : il est issu de l'immigration. Amor appelle ses frères (comprendre ses amis qui comme lui sont issus de l'immigration), leur conseille de rester chez eux, plus tard se ravise et leur conseille de sortir et de se fondre dans la masse. Le doute le gagne, il est de plus en plus convaincu qu'une suspicion l'entoure, que les yeux l'épient et le surveillent...

La pression de la société peut-elle faire douter de sa propre innocence ? À contexte sensible (l'auteur suédois Jonas Hassen Khemiri avait d'ailleurs eu le courage d'écrire le texte peu après les attentats de Stockholm), sujet délicat à aborder. La metteuse en scène Noémie Rosenblatt le fait avec élégance, sobriété et intelligence, n'imposant rien au spectateur, suggérant des pistes de réflexion. Le jeu de Slimane Yefsah apporte beaucoup de nuances au personnage de Amor, et le travail de Noémie Rosenblatt pour entourer les quatre acteurs qu'elle dirige (Priscilla Bescond, Kenza Lagnaoui, Maxime Le Gall, Slimane Yefsah) de onze amateurs, onze « Amplificateurs de voix » selon ses termes, des locaux de tous âges, est bluffant compte-tenu du peu de temps passé avec eux. Une pièce à voir absolument.

J'AI TESTÉ POUR VOUS | Dans la peau d'une comédienne lors du festival Off

Mon baptême de scène

Il y a un an, je posais mes valises à Avignon et découvrais une ville en habits de fête, parée d'affiches colorées jusqu'au moindre pan de mur. Je me délectais de ses spectacles et de la liesse générale qui l'animait. M'aurait-il effleuré l'esprit qu'à l'édition suivante, moi, novice, je me serais glissée dans la peau d'une comédienne ? Le 25 mai 2018, un post Facebook a marqué le début de l'aventure artistique collective qui m'a menée sur les planches de La Manufacture, dans le cadre du Festival Off : pour "J'appelle mes frères", une œuvre signée Jonas Hassen Khemiri, la metteuse en scène, Noémie Rosenblatt, recherchait des amateurs locaux qui, aux côtés des professionnels, donneraient corps à la pièce, soit en incarnant les voix qui s'entrelient ou se bousculent dans l'esprit du jeune Amor, soit pour incarner la foule stockholmoise qui l'entoure. Trois groupes de 11 amateurs allaient jouer respectivement les première, deuxième et troisième semaines du festival.

Un rituel d'encouragement ludique et convivial

Novice, j'ai répondu à l'appel avec enthousiasme mais non sans appréhension. Un échange de mails plus tard avec Noémie Rosenblatt et Julie Mink, les chefs d'orchestre du projet, j'étais embarquée dans l'aventure. Après les répétitions (lire ci-dessous), le jour de la première, une étrange sensation de déréalisation s'est emparée de moi : « Vais-je vraiment monter sur scène, jouer devant



Scène rassemblant amateurs et comédiens de la pièce "J'appelle mes frères".

un public ? Et si j'oubliais mes répliques ou mes déplacements ? ». Nous nous sommes retrouvés 1 h 30 avant la représentation, au sein de l'Espace solidaire de St-Chamand, avec Noémie et Julie, pour répéter, échauffer le corps et la voix et se charger de l'énergie collective. Nous sommes ensuite allés ensemble à la Patinoire, le lieu de représentation où nous avons rejoint les comédiens et les autres membres de l'équipe. Un rituel d'encouragement ludique et convivial avec les comédiens et les metteuses en scènes et... nous voilà sur scène.

L'interaction du public avec la pièce, ses rires et ses applaudissements étaient des moments inédits pour moi, la cohésion du

groupe-comédiens, metteuses en scène, amateurs – une nourriture pour l'âme. Mon groupe d'amateur a joué six fois consécutives lors de la deuxième semaine du festival, avant de laisser place au groupe suivant, qui jouera jusqu'au 26 juillet.

Bilan de l'immersion ? Une envie prégnante de ne pas en rester à ce baptême de la scène, et la volonté de garder contact avec toutes les personnes avec qui, un mois durant, entre les répétitions et les représentations, j'ai partagé cette expérience enrichissante.

Soumaya MRABET

La Manufacture, site de la Patinoire à St-Chamand, du 6 au 26 juillet, à 16 h 10.

"J'appelle mes frères" : culpabilité collective ou délit de faciès



Noémie Rosenblatt, metteuse en scène et Jonas Hassen Khemiri, auteur de la pièce, lors d'une rencontre entre l'écrivain suédois et le public, à la Manufacture.

Il y a quelques instants encore, Amor festoyait joyeusement en boîte de nuit, mais le voilà en proie à une pénible gueule de bois : un coup de téléphone vient de lui apprendre qu'un attentat manqué a secoué sa ville, Stockholm ! Les habitants posent désormais sur lui des regards lourds de suspicion... Son teint pâle, ses cheveux noirs, son foulard autour du cou lui donnent un air de... Est-il l'objet d'un profilage ethnique, est-ce seulement son imagination ? La pièce soulève sans prétention des questions comme la culpabilité collective ou le délit de faciès, avec une justesse émouvante, mais non sans humour.

S.M.

Instaurer "la conscience de groupe"

Un mail a été envoyé aux amateurs, contenant le texte de la pièce et un "livret des amateurs", détaillant le déroulement du stage, le calendrier des répétitions spécifiques à chacun des trois groupes d'amateurs, le déroulement des représentations, des précisions sur la scénographie. Pour l'organisation, les metteuses en scène n'ont négligé aucun détail, pas même les

covoiturages pour les lieux de répétitions et de représentation.

Lors du stage d'initiation, Noémie, Julie et les amateurs nous sommes rencontrés pour la première fois. Les présentations faites, nous nous sommes mis dans le bain avec des jeux et exercices de théâtre visant à instaurer "la conscience de groupe" nécessaire à la fluidité de cette chorégraphie collective qu'est la pièce.

Il s'agissait de se familiariser ensemble avec les codes théâtraux, les attentes en termes de jeu, d'occupation de l'espace, de placement de la voix. Il s'articulait autour d'activités collectives et d'autres, par groupe. Puis, chaque groupe a eu deux répétitions, en juin, une répétition générale, la veille de la première, et des répétitions partielles précédant chaque représentation.

SAINT-CHAMAND | Le club jeunes du centre social "La fenêtre" ont rencontré des artistes
Les jeunes du quartier s'approprient le théâtre



Les jeunes ont apprécié le théâtre.

Les ados du club jeunes du centre social La Fenêtre ont assisté à la pièce "J'appelle mes frères" mercredi 25 juillet. C'est à la patinoire qu'ils ont pu s'approprier ce spectacle qui a rencontré un vif succès durant le festival. À la fin du spectacle, ils ont échangé avec la metteuse en scène, Noémie Rozenblatt, et les comédiens sur la pièce et son propos.

Une pièce qui est aussi un projet participatif mêlant un groupe de onze amateurs avignonnais aux quatre comédiens

sur le plateau. Le spectacle est à la fois percussif et urbain, il avance au rythme d'Amor, personnage tonique, déboussolé, hésitant. C'est le récit d'une crise identitaire, mais aussi la possibilité d'un apaisement. Dans chaque ville, un groupe d'amateurs rejoint la troupe sur scène, afin d'étendre les interrogations au-delà des enfants de l'immigration.

Un moment que tous les jeunes ont trouvé enrichissant et qui les a ouverts à des questions plus vastes et plus diverses.

Interview de Noémie Rosenblatt, metteuse en scène de *J'appelle mes frères*

Mars 2017, par Manuel Piolat Soleymat

Jeune comédienne et metteuse en scène issue du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, Noémie Rosenblatt fait partie, depuis 2014, du collectif d'artistes de la Comédie de Béthune.

Existe-t-il, dans votre histoire de spectatrice de théâtre, une grande émotion qui a orienté votre parcours artistique ?

Oui, *Le Dernier Caravansérail*, du Théâtre du Soleil, que j'ai vu lorsque j'étais élève au Conservatoire de Paris. J'étais déjà spectatrice de théâtre depuis longtemps, mais ce spectacle m'a permis de me rendre compte qu'il était possible de faire un théâtre à la fois extrêmement beau, extrêmement profond et exigeant, tout en étant populaire, tout en restant accessible à tous. C'était comme si ce spectacle-là, au moment de ma formation, me montrait que l'on pouvait, sur un plateau, réconcilier toutes les dimensions du théâtre. Cela m'a à la fois galvanisée et apaisée. Car je me suis rendue compte qu'il n'était pas nécessaire de choisir un camp en optant pour telle ou telle chapelle, que l'on pouvait, au lieu de les opposer, les réunir au sein d'un même projet.

Ce qui était déjà, en quelque sorte, une réflexion de metteuse en scène. Quand vous est venue l'envie de ne pas vous cantonner au jeu ?

Dès mon entrée au Cours Florent, où j'ai suivi la Classe Libre avant d'être admise au Conservatoire. J'ai très vite eu envie de m'extraire du chœur des acteurs pour les regarder, comme disait Antoine Vitez. Car même si je prends vraiment beaucoup de plaisir à jouer, regarder les autres travailler est quelque chose qui me fascine. Durant mes années d'étude, j'ai toujours observé les autres acteurs en me demandant ce que je leur dirais, si j'étais à la place du professeur.

Cette forme d'empathie est-elle le point fondateur de votre envie de mettre en scène ?

Oui, il y a cette volonté d'accompagner l'autre. Mais il y a aussi une grande attirance pour l'idée de groupe, l'envie de toujours vouloir réunir des gens. Lorsque je lis un texte, par exemple, il est assez rare que je me dise que j'adorerais jouer l'un de ses personnages. En revanche, je pense très souvent à des amis comédiens pour tel ou tel rôle. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si je viens de citer un spectacle de la troupe du Soleil. Comme il n'est pas anodin que je prenne autant de plaisir à faire partie du Collectif de la Comédie de Béthune. Finalement, lorsqu'on est comédien, on est souvent assez seul. Je crois que réunir une bande autour de moi est quelque chose qui me rassure.

Au-delà de la notion de groupe, qu'est-ce qui constitue votre identité théâtrale ?

Tout d'abord, le rapport à l'acteur, que je place au cœur de mon processus de travail. Pour moi, au théâtre, c'est vraiment l'interprète qui est le créateur. Le metteur en scène est là pour faire un cocon autour de lui. On m'a dit un jour, à propos de *Demain dès l'aube* de Pierre Notte, qui a été en 2015 la première production de ma compagnie, que c'était un travail très humble. Cela m'a beaucoup touchée. Parce que ce terme, sans enlever l'exigence ou la profondeur, caractérise quelque chose d'accessible, de précis, de sensible...

Vous aimez donc la sobriété...

Oui. Mon travail repose sur la confiance que je place non seulement dans l'acteur, mais aussi dans le spectateur. Si, en tant que metteur en scène, on les laisse l'un et l'autre se rencontrer — en les accompagnant un peu, bien sûr, mais sans surcharger la représentation de choses superflues — je crois que l'on peut toucher à l'essence du théâtre, qui revient à mettre en commun nos imaginaires et nos intelligences. Cela, en essayant toujours de convoquer la beauté. Car pouvoir toucher les spectateurs, les émouvoir par l'image, par l'esthétique du spectacle, est également quelque chose de très important pour moi.

Vous avez mis en scène, par le passé, des textes de Georges Feydeau, Pierre Notte et Pierre Astrié. Aujourd'hui vous créez une pièce de Jonas Hassen Khemiri. Quels liens pouvez-vous faire entre ces écritures ?

Toutes les quatre sont traversées par des langues très rythmées, très musicales. Même Jonas Hassen Khemiri, qui pourrait donner l'impression d'utiliser un langage très urbain, un langage du quotidien, propose une langue dramatique extrêmement travaillée. Ces textes ont également pour point commun de réfléchir à la façon dont l'individu est enfermé dans une identité, dans une case. Cette question est même le cœur du projet d'écriture de Jonas Hassen Khemiri, qui travaille sur ce qu'il appelle les « zones grises ». C'est-à-dire les zones qui correspondent à des caractéristiques beaucoup plus complexes que les stéréotypes auxquels nous pouvons, au premier abord, correspondre.

Ce qui revient à parler des empêchements, des stigmatisations...

Oui, je me rends compte que les textes qui m'attirent sont souvent liés à la question de l'émancipation, de la libération des carcans. C'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup. Car à partir du moment où l'on parvient à se libérer de ce qui nous enferme, où l'on est en mesure de choisir sa propre vie, alors, il y a beaucoup de choses qui deviennent possibles. On peut penser de façon claire et calme. On peut rencontrer l'autre...